



Pauline
Gill

LA CORDONNIÈRE

TOME II

LES CAPRICES
D'UN CŒUR

vlb éditeur

Pauline
Gill

LA CORDONNIÈRE

TOME II

LES CAPRICES
D'UN CŒUR

v**l**b éditeur

CHAPITRE PREMIER

De la cuisine d'été, au lendemain des noces, Georges-Noël regardait venir la nouvelle mariée au bras de son fils aîné. Des larmes voilèrent le bleu de nuit de ses yeux et une inquiétude qui tournait à l'angoisse lui serra la gorge. Pour cause, Victoire Du Sault, cette femme qu'il avait lui-même rêvé d'épouser, venait habiter dans sa demeure.

Fidèles à la tradition, nombre d'invités ne retourneraient chez eux qu'après le grand déjeuner offert, cette fois, par les parents Du Sault au domicile des nouveaux époux. «Vive les mariés!» clamaient les hommes rassemblés sur la galerie, alors que leurs femmes, sous un soleil timide de fin d'octobre, ramenaient le jeune couple de chez les Duplessis où il avait passé la nuit.

Accrochée au bras d'un mari à l'allure triomphante, Victoire, dont la silhouette avait fait tourner les têtes, empruntait aux coloris pêche de son corsage la quintessence du fruit fraîchement cueilli. Dans l'éclat de ses prunelles couleur de noisette, Thomas Dufresne, fier de ses dix-huit ans, puisait un gage d'éternité pour ce bonheur né de leur union. La dernière danse de sa bien-aimée dans les bras de Georges-Noël avait-elle, la veille

au soir, avivé sa jalousie et semé le doute dans son esprit que l'amour dont Victoire l'avait comblé, la nuit venue, lui avait rendu sa sérénité. Pourquoi s'inquiéterait-il? N'était-il pas le seul de tous les soupirants de la belle cordonnrière à l'avoir conquise, et ce en moins de six mois de fréquentations? «De quoi être fier de toi, mon Thomas», lui avait déclaré son ami Nérée Duplessis.

Ignorant totalement de l'intrigue amoureuse qui s'était jouée pendant plus de trois ans entre son père et celle qu'il venait d'épouser, Thomas avait imputé à de simples écarts d'humeur les incidents qui étaient survenus chaque fois qu'il avait été question de sa relation avec Victoire Du Sault. D'un naturel agréable et peu porté à scruter les intentions de tout un chacun, il les avait considérés comme des futilités en regard du prestige et des nombreux privilèges que lui apportait le fait d'épouser une femme de dix ans son aînée. Et lorsque Madeleine, la mère de Georges-Noël, conviée comme il se devait à ce déjeuner, désapprouva vertement que ce dernier eût consenti à héberger le jeune couple sous son toit, Thomas, ne connaissant pas les motifs de ce désaveu, rétorqua altièremment :

«Ce n'est qu'en attendant que notre maison soit prête, à l'érablière. Pas plus tard que l'été prochain, ma petite famille y sera établie», affirma-t-il, heureux de l'occasion que lui fournissait sa grand-mère de faire valoir une maturité dont elle semblait douter.

Victoire avait choisi de vivre avec son mari et les nombreux enfants dont elle rêvait dans le décor féerique du domaine de la Rivière-aux-Glaises, à Yamachiche, là où Georges-Noël avait aussi fait ses débuts. Dans la cabane à sucre agrandie et réaménagée selon les plans qu'elle avait soumis à son fiancé, elle pourrait avantageusement poursuivre son métier de cordonnrière. L'achalandage du moulin où Thomas travaillait

comme meunier depuis trois ans ajouterait à une clientèle qu'elle avait mis plus de dix ans à conquérir. Cela dit, elle pouvait se dispenser de faire la lumière sur quelque autre motif de son choix demeuré ou nébuleux ou résolument caché.

Cette volonté de Mlle Du Sault cadrerait merveilleusement bien avec l'ambition de Thomas de se réapproprier ce domaine qui, avant que Georges-Noël le quittât treize ans plus tôt, avait toujours appartenu aux Dufresne. D'heureux souvenirs d'enfance, un sentiment d'appartenance, un goût du défi, mais combien plus sa passion pour le métier de meunier l'y poussaient. Victoire considérait ce projet comme une occasion exceptionnelle, pour son époux, de se faire valoir auprès de Rémi Du Sault, son père, qui, impatient de voir sa benjamine prendre mari, déplorait qu'elle eût décliné les offres de « mieux établis et de plus en âge que le p'tit gars du voisin ».

Ironie du sort, à moins d'un mois du mariage, Thomas, un tantinet enclin à la témérité, avait dû admettre s'être leurré sur le temps requis pour aménager leur future demeure. « Pourriez-vous nous faire une petite place? Juste le temps d'offrir à ma douce la maison qu'elle mérite », avait-il alors demandé à son père. Pris au dépourvu, Georges-Noël n'avait trouvé aucune raison avouable de lui refuser cette faveur. Depuis, il vivait dans la crainte que cette cohabitation ne rallumât en lui une passion inassouvie. Il n'était pas loin de soupçonner la présence d'un relent de cet amour derrière le mal qu'il s'était donné à transformer la cuisine d'été en une cordonnerie « digne du talent de Victoire », comme il l'avait déclaré à Thomas.

Cet homme élégant aux tempes argentées et à l'allure altière avec ses six pieds et deux pouces avait anticipé avec fébrilité ce moment où, le déjeuner officiel

terminé et le gros de la parenté ayant déserté la maison, il introduirait sa bru dans sa nouvelle cordonnerie.

Une luminosité couleur de miel émanait des murs et des plafonds recouverts d'étroites planches de pin blanc. Dans les armoires de bois d'érable, pièces de cuir, accessoires et outils avaient pris place sans attendre que la cordonnière les y rangeât. Près de la fenêtre, sur une table massive, reposait une lampe à l'huile finement ciselée. «Je n'en ai jamais vu de pareille!» s'exclama Victoire, émerveillée, pendant que ses doigts palpaient délicatement le relief des pointes de diamant taillées dans le verre.

Une odeur de bois fraîchement verni attira son attention vers les armoires vitrées d'où elle pouvait apercevoir son matériel de cordonnière.

«Je n'en crois pas mes yeux, dit Victoire en se tournant vers sa mère. Un si bel atelier pour un métier qu'une femme ne devrait pas pratiquer...

— Tu l'as bien mérité», lui fit observer Françoise, invitant son mari à approuver, ne serait-ce que d'un rictus, l'éloge qu'elle venait d'adresser à sa fille.

Rémi y consentit avec une réserve qui ne surprit personne. Ni Victoire ni sa mère n'avaient oublié combien Rémi s'était farouchement opposé à ce que sa fille exerçât un métier jusque-là réservé aux hommes. «Avec l'instruction qu'on t'a payée, ma petite fille, on serait en droit de s'attendre à ce que tu choisisses un métier honorable, au lieu de passer ta jeunesse le nez dans des savates», lui avait-il dit.

Le regard de Victoire se porta sur Georges-Noël, juste le temps de lui dire, émue :

«Vous n'auriez pas dû... pour si peu de temps...»

Un sourire, un clignement de paupières et un geste de la main lui signifièrent que cette pièce était désormais la sienne.

« Si ça peut contribuer à ton bonheur, j'en serai très heureux », déclara Georges-Noël, pressé de diriger l'attention de tous vers le coffre de cèdre transporté la veille par les Du Sault et sur lequel s'élevait une pyramide de cadeaux.

À travers les exclamations de joie des nouveaux mariés et les chuchotements admiratifs des invités, la voix de Madeleine Dufresne s'imposa de nouveau, acerbe :

« Veux-tu bien me dire qu'est-ce qui t'a pris, Georges-Noël, de tout chambarder ta cuisine d'été pour quelques mois ? On dirait bien plus que c'est pour la vie que tu l'installes ici, ta bru...

— Vous nous avez tellement appris à bien travailler qu'on ne sait plus faire autrement, répliqua-t-il, au grand soulagement de Victoire.

— Ma femme a droit à tout ce qu'il y a de plus beau », s'empressa d'ajouter Thomas.

Georges-Noël lui réserva un sourire complaisant et Madeleine continua de grogner.

De son lit, Ferdinand Dufresne, réfractaire et désinvolte comme peu de garçons de quinze ans se le permettaient, suivait la scène avec délectation. À l'abri des regards, il savourait la liberté d'esquisser tous les sourires narquois qu'il aurait dû réprimer en présence des invités. « Autant ma grand-mère a le don de semer la bisbille partout où elle passe, autant mon frère est naïf et vantard », se dit-il en entendant Thomas faire étalage de ses projets d'avenir. Et que Victoire, cette femme déterminée, intelligente et avisée l'ait épousé et accepte de vivre sous le même toit que Georges-Noël le renversait.

À l'insu de tout son entourage, Ferdinand avait découvert l'existence de sentiments amoureux entre son père et leur jolie voisine. Ses plus lointains

souvenirs remontaient à ce jour où, pour la première fois, il avait été témoin des recommandations de sa grand-mère. Le nez collé à la fenêtre d'où elle observait Victoire et Georges-Noël causant près des écuries, Madeleine avait averti sa bru de se méfier «de cette jeune dévergondée» :

«Tu ne sais pas jusqu'où des filles de son genre peuvent pousser la méchanceté.»

Ce que le garçonnet de trois ans et demi saisissait alors de la méchanceté, il le tenait de son père qui en avait déjà accusé Thomas : «C'est méchant de cacher les jouets de ton jeune frère et de le faire pleurer comme ça», lui avait-il dit avant de l'envoyer réfléchir dans sa chambre. Les méchants, ce sont ceux qui font pleurer les autres, avait conclu Ferdinand. Par la suite, chaque fois qu'il avait surpris sa mère en chagrin, il avait soupçonné Victoire d'en être la cause. D'où sa consternation, quelques années plus tard, de la découvrir en larmes près de la dépouille mortelle de Domitille. Il la gracia donc jusqu'à ce matin où, de la fenêtre du grenier, il la vit embrasser Georges-Noël parti la rejoindre aux abords de la rivière aux Glaises où ils étaient allés puiser de l'eau de Pâques. Le secret que son père avait gardé sur cette rencontre matinale, l'euphorie qui ne l'avait plus quitté de la journée et avec laquelle il s'était préparé à la soirée de danse confirmaient la présence d'une passion amoureuse, au regard du jeune homme alors âgé de onze ans. Ferdinand aurait aimé croire que cet amour n'était né qu'après la mort de sa mère, mais les réflexions incriminantes de Madeleine et les mystérieuses crises de larmes de Domitille resurgissaient dans sa mémoire et jetaient le doute dans son esprit.

Après cette bouleversante découverte, Ferdinand n'avait manqué aucune occasion d'épier les allées et

venues de son père et de la fière cordonnière, notant dans leurs gestes retenus, dans l'intonation de leurs voix et dans la furtivité de leurs regards en public ce quelque chose qui trahit un amour secret. Ce matin, à l'aube de ses seize ans, constatant qu'en aucun temps l'idée ne lui était venue de les blâmer, il comprit pourquoi il aurait préféré leur union à celle qu'on venait de célébrer. Ferdinand voyait en Victoire la femme exceptionnellement douée et affranchie qui eût parfaitement convenu à son père. D'où sa propension à qualifier de mariage à rabais ces épousailles avec Thomas Dufresne. L'attrance que Victoire avait soudain éprouvée pour Thomas et leurs ébats passionnés à l'érablière où ils se donnaient rendez-vous n'étaient, croyait-il, qu'un feu de paille. Sinon, qu'est-ce que Thomas pouvait bien offrir que son père ne possédait? Que Georges-Noël ait été empêché d'épouser la femme qu'il aimait ou qu'il ait refusé de le faire relevait d'une cause qui échappait encore à l'observateur clandestin. Ni la désapprobation de Madeleine ni le charivari qui menaçait tout veuf qui se remariait ne lui semblaient probants. Georges-Noël n'était pas de la trempe à se laisser intimider par des opinions ou par le vacarme qui se répéterait à chaque nuit, sous sa fenêtre, tant qu'il n'aurait pas versé la somme d'argent requise par ces contestataires éhontés. Et pourtant, Ferdinand demeurait persuadé que son père avait tant aimé cette femme qu'il en était encore épris. Sinon, comment expliquer les sanglots dont Georges-Noël était venu se libérer dans l'écurie après que Thomas eut demandé la main de Victoire? Pelotonné derrière une botte de foin dans laquelle sa chatte venait de mettre bas, Ferdinand en avait été si bouleversé qu'il s'en était fallu de peu pour qu'il sortît de sa cachette et courût consoler son père. Ainsi, à l'aurore du grand

jour, Georges-Noël était allé se réfugier au bord du lac Saint-Pierre, prostré sur une pierre comme un homme terrassé. Ferdinand conclut dès lors que la relation à bâtons rompus que son père entretenait avec la veuve Héroux depuis quelques années n'était que pis-aller ou tentative de camouflage.

En dépit de ses attitudes indifférentes et souvent revêches, l'adolescent éprouvait une profonde admiration et une douce compassion pour cet homme dont l'aisance financière et le brio social, en tant que premier maire de sa municipalité, faisaient l'envie de plus d'un concitoyen. Nul autre que Ferdinand Dufresne pouvait soupçonner le déchirement que vivait le dresseur de chevaux à l'allure gaillarde, et la magnanimité dont il faisait preuve en accueillant chez lui l'épouse de Thomas. « Et s'il fallait qu'elle l'aime encore... », pensait-il, enclin à le croire. Cette réserve excessive dans les regards et dans les gestes d'une jeune femme des plus hardies trahissait une indéniable flamme amoureuse.

Bien que charmée par tant d'égards, Victoire apprécia que ce déjeuner marquât la fin de quatre jours de festivités. Il lui tardait de se retrouver seule dans cette maison où jamais elle n'aurait imaginé vivre autrement qu'en épousant Georges-Noël Dufresne. Tout comme lui, elle n'avait pu, devant la proposition de Thomas, invoquer une raison valable d'exiger un autre gîte en attendant que La Chaumière puisse les loger convenablement. À Françoise qui, au fait des tourments amoureux de sa fille, s'était inquiétée de cet arrangement, elle avait répondu, visiblement vexée :

« Je ne suis plus une enfant, maman. J'ai vingt-huit ans. Je dois savoir ce que je fais.

— Je n'en doute pas, Victoire, mais j'aimerais être aussi sûre que tu veux le laisser croire que tu es vraiment libérée de tes sentiments... envers... l'autre.

— C'est une page tournée, maman. Combien de fois faudra-t-il encore que je vous le répète? »

Cet agacement marquait, aux yeux de Françoise, une appréhension inavouée.

Contrainte d'emménager pour quelques mois chez l'homme qui l'avait fait rêver et vibrer plus que nul autre, Victoire s'était juré de ne laisser prise à aucun regret, à aucun penchant, puisant dans l'amour que Thomas lui témoignait la source de son bonheur, et, dans le serment publiquement prononcé, la force de demeurer fidèle.



En ce premier matin d'accalmie depuis les épousailles, Victoire s'était levée tôt pour savourer à son aise la tranquillité de cette maison et préparer le déjeuner des trois hommes qui partageraient désormais son quotidien. Comme la pluie se faisait imminente, Thomas, en congé du moulin pour le reste de la semaine, avait proposé à son père de profiter de ce temps pour passer en revue calèches, traîneaux et carrioles, tout en organisant un espace pour les voitures et la jument de Victoire.

« Lève-toi, Ferdinand. On a besoin de toi dans la remise, cria Georges-Noël, du bas de l'escalier. Ce n'est pas parce que tu as décidé de ne pas retourner au collège de la semaine que tu vas traîner au lit toute la matinée », ronchonna-t-il.

Victoire ne pouvait souhaiter mieux. Les observateurs l'ennuyaient. Elle en prit davantage conscience au moment d'accorder à Thomas le baiser qu'il lui réclamait avant de quitter la cuisine. Et comme s'il l'eût pressenti, Georges-Noël était sorti le premier, quitte à devoir revenir sur ses pas quelques minutes plus tard.

«Je n'aurais pas voulu partir sans te dire que tu peux disposer de la maison à ta convenance, dit-il. Peu importe le temps que tu l'habiteras, c'est important que tu t'y plaises», ajouta-t-il, dans l'entrebâillement de la porte.

Bien que cette délicatesse lui fût familière, Victoire en fut particulièrement touchée ce matin-là. À travers le rideau de dentelle, elle regarda s'éloigner, vers les bâtiments, les deux seuls hommes qui avaient su gagner son admiration et son amour. Un sentiment de vulnérabilité qu'elle attribua à la fatigue des jours précédents et à l'imbroglie des émotions qui l'avaient habitée depuis la fin de l'été l'envahit. Elle s'interdit de s'en laisser troubler. Il y avait beaucoup à faire et elle s'en réjouit. Passant de la cuisine à la salle à manger, elle constata que la photo de Domitille avait disparu de sur le vaisselier. Qui des trois Dufresne pouvait bien avoir pris cette initiative? Et pourquoi? Présument que les tiroirs avaient aussi été vidés, elle fut surprise d'y trouver les broderies de la défunte, comme si personne ne les avait touchées depuis son décès. Sur les tablettes du haut, vaisselle de porcelaine et argenterie étaient rangées avec goût, dans un ordre impeccable. «On dirait que Domitille n'a jamais quitté cette maison», pensa Victoire, le souffle coupé. Elle scruta le contenu de chaque tiroir, manipulant avec soin tout ce qu'elle y trouvait, avec le sentiment que cette délicatesse était nécessaire pour ne pas réveiller les esprits... Un singulier besoin de se protéger lui inspira d'emballer le tout précieusement et de le porter au grenier. À qui s'en inquiéterait, il lui serait facile de justifier son geste en invoquant la nécessité de prendre soin des biens de la famille et de faire de l'espace pour ranger ses objets personnels. Comme elle s'engageait dans l'escalier avec une première caisse dans les bras, Ferdinand la croisa.

«Où vas-tu avec ça? demanda-t-il, prêt à se porter à son aide.

— Au grenier. Il doit bien y avoir des armoires de rangement.

— Pour ranger quoi?»

«Les choses de ta mère», aurait-elle voulu répondre avec tout le naturel du monde. Mais, dans le regard et l'attitude de Ferdinand, elle sentit le reproche si imminent qu'elle en fut médusée.

«J'aime mieux ne pas courir de risque, expliqua-t-elle enfin. S'il fallait qu'on abîme la porcelaine ou les broderies de ta mère...

— Parce que tu penses que ça peut la déranger?»

Ferdinand s'esclaffa. Par ironie ou par plaisanterie? Victoire se le demanda.

«Donne-moi ça, dit-il en s'emparant de la caisse. Moi qui pensais que tu échappais aux deux catégories de femmes qui empoisonnent notre monde...

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Celles qui se compliquent la vie, puis celles qui compliquent la vie des autres.»

Sidérée, Victoire allait le réprimander lorsqu'il la désarma d'un sourire malicieux.

«Là, ça te convient?» demanda-t-il, après avoir déposé la boîte dans un placard du grenier.

Tous deux se retrouvèrent dans la salle à manger où, d'apercevoir tant de colis scellés et étiquetés au nom de Domitille, Ferdinand fut à son tour estomaqué.

«Tu as tout sorti?»

Victoire n'eut pas le temps de répondre qu'il ajouta :

«On dirait que tu es mal à l'aise. Ça te dérange tout ce qui rappelle le souvenir de ma mère?

— Qu'est-ce que tu vas chercher là, Ferdinand? Prends celle-là, elle est plus lourde», lui enjoignit Victoire, dans l'espoir de le distraire de sa question.

Le jeune homme s'acquitta de sa tâche, n'attendant que la fin de la corvée pour revenir à la charge. C'eût été mal avisé que de ne pas s'y attendre.

«Tu la connaissais bien, ma mère?

— Moins que bien d'autres», répondit Victoire, de plus en plus inquiète de la tournure des questions.

Devant l'étonnement de son interlocuteur, elle dut justifier :

«On a été voisines à peine cinq ans...

— J'aimerais que tu m'en parles.»

Il se tira une chaise, mais Victoire lui rappela qu'en plus de son oncle Joseph Dufresne, employé à la ferme depuis toujours, son père et son frère l'attendaient à la remise.

«S'ils pensent qu'ils vont m'obliger à prendre mon déjeuner à la course! Je vais y aller quand je serai prêt.»

Victoire n'eut guère plus à faire que de se pincer les lèvres pour que Ferdinand devinât sa désapprobation.

«Comme s'il fallait être un nouveau marié pour avoir le droit de s'accorder un congé, reprit-il, rieur et désinvolte. Toi aussi, tu devrais t'asseoir. Te donner le temps de réfléchir à ce que ça fait d'être la femme de Thomas Dufresne.»

Si imprévisible et subtil qu'il se fût toujours montré, Ferdinand battait des records ce matin. Embarrassée, Victoire chercha à se soustraire à des propos qui ressemblaient à une enquête dont elle ne s'expliquait pas les intentions. Et bien que ce garçon lui eût toujours été fort sympathique, sa présence aujourd'hui devenait harcelante, irritante même. Elle décida donc de le laisser déjeuner et de se retirer dans sa nouvelle cordonnerie. À peine avait-elle refermé la porte derrière elle qu'elle se ravisa. «C'est dans la cuisine et dans la salle à manger que je voulais travailler, ce matin. De

quel droit Ferdinand vient-il chambarder mes plans?» L'empressement et l'insistance qu'il avait mis à la faire parler de Domitille, plus encore, cette pointe d'ironie avec laquelle il avait évoqué sa nouvelle condition d'épouse de Thomas Dufresne, l'inquiétaient. Il fallait bien mal connaître ce jeune homme pour ne pas redouter la subtilité de ses intentions. Victoire avait déjà eu l'impression qu'il la retournait comme un gant tant il devinait ses états d'âme. Mais jamais il n'était allé aussi loin. La possibilité qu'il sût des choses qu'elle tenait à garder secrètes lui effleura l'esprit. En quête d'une sérénité qui menaçait à tout moment de la désertter, elle se surprit à bénir l'existence du pensionnat qui viendrait la libérer, pour les huit prochains mois, des regards inquisiteurs de son jeune beau-frère. Elle comptait bien avoir élu domicile à La Chaumière avant que les vacances le ramènent à la maison.

Un croûton tartiné de mélasse à la main, Ferdinand apparut dans la cordonnerie.

«Je l'approuve, mon père, d'avoir fait un petit château de cet atelier... Une femme aux doigts de fée comme toi n'en mérite pas moins», lui déclara-t-il avant de sortir pour aller retrouver les hommes à la remise.

De nouveau déroutée, mais agréablement surprise, elle le gratifia d'un sourire et s'empressa de revenir dans la salle à manger pour compléter le rangement de ses affaires personnelles dans les buffets de Domitille.

Aux privilèges attribués à la maîtresse de maison, Victoire ajoutait ses exigences, insistant, entre autres, pour que ce fût son mobilier qui meublât sa nouvelle chambre, contiguë à celle qu'avaient occupée Domitille et son mari. Les Du Sault vinrent le lui porter. Profitant de l'occasion pour offrir son aide, Françoise ne fut pas étonnée d'essuyer un refus. Sa fille ne voulait perdre aucune minute du temps qui lui était

donné de se retrouver seule dans la maison. Et combien plus dans cette pièce pour laquelle elle avait tissé couvertures, tapis et tentures, tous enjolivés de marine sur fond blanc. Une courtepointe aux coloris pastel et des taies d'oreiller brodées de bleu couvraient le lit de bronze massif, imprégnant ce décor d'une touche de tendresse qui seyait bien à la personnalité de Victoire. Mais encore fallait-il savoir découvrir cette sensibilité derrière l'invincibilité qu'elle avait manifestée lors d'événements éprouvants.

À l'encontre des us et coutumes de son époque, et en dépit des protestations de son père, Victoire avait choisi un contrat de mariage en séparation de biens. L'héritage de son grand-père Joseph lui étant remis le jour de ses noces, et Thomas devant toucher celui de sa mère à sa majorité, elle estimait que cette forme de contrat pourrait mieux protéger leurs fortunes personnelles et assurer un minimum de sécurité à leurs enfants, quoi qu'il arrive. Thomas avait approuvé ce choix, le qualifiant de judicieux et blaguant sur les précautions que se devait de prendre l'épouse de «Thomas l'Intrépide». Une clause avait été ajoutée à ce contrat stipulant que la cordonnerie et les profits réalisés demeureraient la propriété de Victoire Du Sault tant et aussi longtemps qu'elle ne la révoquerait elle-même. Or le privilège de gérer ses biens nécessitait que Victoire se fit relever de l'incapacité juridique à laquelle le mariage la condamnait, elle comme toutes les femmes de son temps. Une demande en bonne et due forme avait été préparée à cet effet, et elle n'attendrait pas l'approbation officielle pour réactiver son commerce. Il lui tardait de reprendre son travail de cordonnière, ayant dû l'interrompre pour vaquer aux préparatifs du mariage. «Un mois en dehors de ma cordonnerie, c'est comme un an d'exil», avait-elle confié à sa

mère. Consciente du nombre de tâches qu'elle devrait désormais assumer et du temps qu'elle voulait consacrer à son métier, elle fut prise de vertige. «Et il y aura les enfants», pensa-t-elle, le regard soudain accroché à une layette qu'elle avait confectionnée avec grand soin. Le visage du jeune Thomas de cinq ans, ses yeux vifs et curieux, cette chevelure bouclée dont toutes les mères rêvaient pour leurs enfants, cette fossette qui se creusait dans sa joue chaque fois qu'il souriait surgirent à sa mémoire comme si c'était hier. Comment ne pas souhaiter que leur premier-né lui ressemblât, plein d'entrain, dévoué et espiègle. Des éclats de voix et des claquements de porte la firent sursauter. Les hommes entraient pour le souper. Victoire avait perdu la notion du temps. Le ragoût d'alouettes qu'elle avait mis à cuire au début de l'après-midi n'était pas à point. Georges-Noël s'empressa de rassurer sa bru :

«Ferdinand en a encore pour une vingtaine de minutes, puis moi, j'aurais quelques petites choses à terminer dans l'écurie.»

Ainsi accordait-il au jeune couple quelques minutes d'intimité pendant qu'il se réservait des instants d'une bienfaisante solitude.

Commencée dans le brouhaha de la fête, cette nouvelle vie prenait déjà l'allure intimidante qu'il avait appréhendée. Que d'événements l'avaient bousculé au cours des six derniers mois ! Les projets de son fils aîné, entre autres. Son intention d'épouser Victoire Du Sault et l'acquiescement de celle-ci. Leur choix de s'établir à l'érablière et l'entêtement de Thomas, si peu rodé au métier de menuisier, à ne s'adjoindre qu'un ouvrier pour effectuer les travaux d'agrandissement et de rénovation. Témérité qui l'avait amené, ignorant tout des tourments amoureux de son père, à lui demander l'hospitalité pour lui et sa femme durant

quelques mois. Jamais Georges-Noël n'aurait imaginé que Victoire acceptât ce compromis. Elle trouverait l'excuse que lui-même n'avait pas invoquée. Elle saurait convaincre son fiancé soit d'engager d'autres manœuvres pour accélérer les travaux, soit de reporter leur mariage au printemps suivant. Suggestions qui n'étaient venues à l'esprit de Georges-Noël que sur le tard tant il avait été pris au dépourvu. Et lorsqu'il avait tenté de se rattraper, Thomas avait repoussé la première proposition et répliqué sèchement qu'il n'était surtout pas question de retarder le mariage. Georges-Noël convint que si tel était aussi l'avis de Victoire, ou bien elle n'éprouvait plus pour lui qu'une simple amitié, ou bien elle était contrainte de s'en tenir aux dates prévues pour une quelconque raison. C'eût été offenser son intelligence, son intégrité et son ingéniosité que d'en juger autrement. Il lui appartenait maintenant de faire preuve de détachement et d'éviter de se trouver seul en sa compagnie, tant et aussi longtemps qu'il se sentirait fragile.



Dès la première semaine de ce calendrier qui risquait de s'étirer sur une dizaine de mois, Georges-Noël devait faire le point sur sa situation et tenter de trouver sa place auprès d'un jeune couple dont les manifestations amoureuses, si discrètes fussent-elles, demeuraient difficiles à supporter. Il comptait sur le rappel des obstacles qui s'étaient dressés dans sa relation avec celle qui était devenue sa bru pour s'en mieux porter. Les incessantes tergiversations de Victoire, son impuissance à se libérer d'un sentiment de culpabilité à la suite de la mort de Domitille ne lui avaient-elles pas fait craindre qu'en l'épousant elle

ne demeurât tourmentée, inapte au bonheur comme l'avait été sa femme? Il avait, non sans déchirement, renoncé à l'attendre.

«Je souhaite que tu puisses un jour vivre l'amour sans remords avec un homme qui t'aimera autant que je t'aime», lui avait-il dit en lui rendant sa liberté.

Jamais il n'aurait imaginé que ce serait dans les bras de son fils qu'elle se retrouverait deux ans plus tard. En était-il digne? L'endurance avec laquelle Thomas menait de front son travail au moulin et l'exécution des plans que sa fiancée avait tracés pour La Chaumière répondait du sérieux de son amour pour elle. N'eussent été les pluies torrentielles qui s'étaient abattues sur la région tout au long de l'été et qui avaient considérablement retardé les travaux, les mariés auraient pu trouver gîte dans leur Chaumière à la date prévue. Mais, dans l'euphorie du grand événement qu'il préparait et obnubilé par l'optimisme avec lequel il entrevoyait sa vie avec Victoire Du Sault, Thomas n'avait imaginé que des jours ensoleillés et une saison complice de ses projets. Et, quoique sa bien-aimée fût disposée à se satisfaire d'un confort relatif, il s'était montré inflexible: «J'y laisserai ma peau plutôt que de risquer ta santé dans une maison mal isolée et sans commodités.» Il avait, avec la même intransigeance, refusé l'invitation de Rémi et de Françoise: «Tes parents n'ont pas à nous faire la charité. C'est moi le responsable et c'est à moi d'apporter la solution.» Devant les réticences de Victoire il avait ajouté:

«Les quelques mois que nous passerons avec mon père auront au moins l'avantage de le sortir de sa solitude. Il ne manque peut-être que ça pour lui redonner le goût du mariage. Tu imagines la joie de Justine, toi?»

Peu réceptive à l'enthousiasme de son mari, et pour cause, Victoire n'avait pas caché sa déception.

Dépité, Thomas avait cru leur amour menacé. Victoire lui avait appris, ce jour-là, qu'elle l'aimait dans ses imprudences comme dans ses réussites. «Ce n'est pas une fille de vingt ans qui serait capable d'autant de compréhension», s'était-il dit, grandement réconforté. Il se surprit alors à bénir cet été pluvieux qui lui avait permis de découvrir chez Victoire une indulgence sur laquelle il comptait pour compenser son manque d'expérience.

À tous ceux qui lui reprochaient d'éprouver pour sa bien-aimée une admiration qui frôlait l'idolâtrie, il répondait, altier : «Il restait encore une femme parfaite sur la terre et je l'ai trouvée pas plus loin que chez le voisin.»

À qui voulait contester il répétait : «Le dicton ne ment pas quand il conseille : “Mariez-vous à votre porte, avec quelqu'un de votre sorte.”»

Et à ceux et celles qui prétendaient que Victoire devait bien avoir «ses petits défauts, comme tout le monde», il rétorquait que si elle en avait, ils étaient nécessaires. Ne reculant devant rien qui pût le rapprocher de la perfection qu'il attribuait à sa fiancée, il serait allé jusqu'à réprimer son penchant pour la moquerie si Victoire ne l'en eût dissuadé :

«C'est une des premières choses qui m'ont plu chez toi et je tiens à ce que nos enfants te connaissent comme ça», lui avait-elle déclaré.

Plus il apprenait à connaître Victoire, moins il s'expliquait qu'elle ne fût pas déjà mariée. Il se souvenait d'Isidore Pellerin et de Narcisse Gélinas, et il se doutait bien qu'elle en avait éconduit plus d'un autre en dix ans. De quoi s'estimer privilégié d'avoir obtenu ses faveurs. Qu'à cela ne tienne, il avait refusé que leur mariage soit différé ne serait-ce que d'un mois. Comme si le moindre retard eût permis au mauvais

sort de les séparer à jamais. Et depuis, malgré les serments d'amour et de fidélité de sa bien-aimée, Thomas ne parvenait pas à se libérer complètement de la crainte de la perdre.



Rémi Du Sault avait accordé la main de sa fille à Thomas Dufresne, mais il n'avait pas renoncé aux services de « la meilleure grilleuse » du canton, comme il se plaisait à l'appeler.

Légèrement frisquet, ce dernier samedi d'octobre était témoin de l'enthousiasme et de la solidarité des producteurs de lin du rang de la Rivière-aux-Glaises. Sur le côté nord-est de leur terre, Rémi et son fils Louis avaient aménagé, près du ruisseau et à l'abri d'un ravin, un foyer entouré d'un muret de pierres sur lequel s'élevait le gril soutenu par un tréteau fait de bois dur fraîchement coupé, lequel offre une meilleure résistance au feu. Cette précaution était d'autant plus nécessaire qu'une gerbe de lin mettait au moins quinze minutes à sécher. Une fosse d'environ un pied de profondeur et d'une largeur de six pieds avait été creusée pour y faire le feu que Victoire devait maintenir modéré et constant, afin qu'il ne produise pas d'étincelles. Elle ne devait pas oublier le dessous du gril pour éviter que des brins de lin n'enflamment la tablée. Les fermiers, qui s'annonçaient nombreux avec leurs charrettes chargées de bottes de lin et de broies, pouvaient s'amener avec confiance, tout avait été préparé dans les moindres détails. Ce qui ne surprenait en rien les habitants du rang.

Et pourtant, Rémi montrait une fierté et un entre-gent tout à fait particuliers ce matin-là. Jules Héroux, un des derniers soupirants de Victoire qui n'avait

guère apprécié que « ce jeune blanc-bec de Thomas Dufresne lui coupât l'herbe sous le pied » avait rejoint les broyeurs.

« Ça se voit bien qu'il ne lui va pas à la cheville, son Thomas. Je gagerais qu'il n'a jamais traité une seule brassée de lin alors qu'elle sait griller comme pas une dans le rang. Une fille en moyens, puis bien tournée de sa personne, à part ça, lança-t-il à Louis Du Sault de manière que Thomas l'entendit.

— T'avais qu'à te grouiller si tu voulais l'avoir, ma sœur », lui rétorqua Louis avec sa mauvaise humeur habituelle.

Tôt dans la matinée, les poignées d'herbes séchées se succédaient à bon train sur le tréteau. Une odeur de lin chaud se répandait jusqu'aux bâtiments. Victoire frottait ses yeux rougis par la fumée.

Pendant que les tiges craquaient et se tordaient sous les coups des brayons, Thomas fulminait contre Jules Héroux et ses complices qui semblaient s'être donnés le mot pour exciter sa jalousie en multipliant leurs flatteries à l'égard de la belle Victoire. Feignant de ne pas les entendre, elle fut prise d'un fou rire en apercevant la tête de M. Pellerin, poudrée d'aigrettes.

« Vous avez assez de quoi dans les cheveux pour bourrer un coussin, lui dit-elle.

— Prends bien garde à toi, ma p'tite verreuse ! Tu ne sais pas ce qui t'attend si t'as le malheur de partir une grillade », lui répliqua-t-il en riant de bon cœur.

Le bruit sec et rythmé des longs manches de bois qui claquaient sans répit sur les tiges séchées répondait de la vigueur des brayeurs. En position debout, une poignée de lin placée dans la main gauche, les batteurs réservaient leur main droite pour abattre les couteaux sur les tiges jusqu'à ce qu'elles soient débarrassées de leurs aigrettes de bois et libèrent un cordon

de filasse qu'ils déposaient sur une grande toile après l'avoir tortillée sur sa longueur.

La tâche de la grilleuse exigeait une grande vigilance, à plus forte raison lorsque le vent se mettait de la partie, comme c'était le cas depuis la fin de la matinée.

Un instant d'inattention, et voilà qu'un paquet de branches séchées fut la proie des flammes.

À trois cents pieds de là, Thomas, alerté par des cris stridents, ne voyait plus que brasier là où se tenait la grilleuse. Les jambes paralysées d'effroi, il aurait voulu hurler, mais pas un son ne sortait de sa gorge. Louis Du Sault et M. Pellerin s'activaient autour du feu, laissant présager le pire. À travers la flamme qui montait et les brindilles de lin qui voltigeaient dans les airs, il distingua Victoire s'arrachant des bras de Jules Héroux. Avant que le jeune mari éprouvé ait eu le temps de se porter au secours de sa bien-aimée, Georges-Noël avait écarté les brayeurs, saisi Victoire par la taille et l'avait éloignée du feu, comme si la prérogative de veiller sur elle lui était dévolue. Après avoir tremblé de peur, Thomas râlait maintenant d'une colère noire. Il accourait, prêt à fustiger « cette rapace de profiteurs » quand, à quelques pas, il entendit Victoire semoncer les hommes qui s'agitaient autour d'elle :

« Ce n'est pas en vous énervant comme ça que vous me rendez service. Regardez. Vous avez renversé les deux seaux d'eau que je gardais à côté de moi, au cas, justement, où des étincelles tomberaient sur les gerbes...

— Excusez-nous, madame Victoire. On a fait pour bien faire », dit Gonzague Pellerin.

Les manches de sa redingote en lambeaux et le front bariolé de sueur et de cendre, elle aperçut Thomas qui se tenait derrière le petit groupe d'hommes, la fixant

d'un regard étrange. Devait-elle y lire reproches ou effroi? Elle craignit surtout qu'il ne se sentît humilié.

Le danger écarté, les brayeurs tentèrent de minimiser l'incident, mais ni les deux Dufresne ni Victoire n'avaient le cœur à badiner. L'insolence de Jules Héroux avait offensé la jeune mariée, certes, mais combien plus n'avait-elle pas moussé la jalousie de Thomas? Et que dire de l'attitude de Georges-Noël? Victoire ne pouvait l'expliquer que par un mouvement de panique. Dans les yeux hagards et dans la voix chevrotante qui avait cherché à savoir si elle était souffrante, elle avait cru reconnaître le désarroi de qui craint de perdre l'être aimé. Avant même qu'elle clôturât le brayage sous les applaudissements des participants, Georges-Noël avait quitté les lieux. Les broies sur l'épaule, fourbus mais fiers de leur journée, tous retournèrent à leurs domiciles, suivis de Thomas et de son épouse qui étaient invités à souper chez les Du Sault. Le lendemain, Georges-Noël prit la route pour Trois-Rivières de très bonne heure, prévenant qu'il ne rentrerait que tard dans la soirée. Les amoureux se réjouirent de cette journée d'intimité qu'ils auraient volontiers réservée aux plaisirs de l'amour. Mais l'obligation d'assister à la messe dominicale vint absorber leur matinée et les relents de la veille, gêner les élans de Thomas. De crainte qu'en confessant ses émois et sa colère Victoire ne le trouvât puéril, il avait d'abord nié sa mauvaise humeur. Invité à s'expliquer, il tenta de camoufler sa jalousie en reprochant à Victoire de n'avoir pas remis à leur place Jules Héroux et autres plaisantins. Les sarcasmes des jeunes hommes l'avaient à peine effleuré, soutenait-il. Mais il ne put cacher à la clairvoyance de Victoire l'animosité qu'il ressentait contre son père.

«Il s'est comporté comme si j'étais encore un enfant, dit-il. Comme si j'étais incapable de secourir ma femme.

Pendant combien de temps faudra-t-il que je lui prouve que je n'ai plus besoin de lui?»

Le regard avisé de sa femme lui rappela aussitôt que le gîte dont ils bénéficiaient, c'était de Georges-Noël qu'il l'avait réclamé, moins de trois mois auparavant.

Constatant que Thomas en avait surtout contre son père, Victoire renonça à poursuivre la conversation. Elle avait besoin de temps pour juger de l'événement. Mieux valait se distraire. Elle proposa donc une balade à l'érablière :

«J'aimerais bien voir où en sont les travaux dans La Chaumière tandis qu'il fait encore jour.»

Sur un carré de maison surélevé de trois pieds et agrandi du double de ses dimensions originales, quatre murs s'élevaient, découpés de larges fenêtres à carreaux. Sur le toit se découpaient quatre lucarnes, chacune correspondant aux chambres qui devaient y être aménagées. À l'intérieur, les divisions étaient montées mais aucun mur n'était encore fermé. Les colombages du rez-de-chaussée étaient fixés, mais sans plus.

«Il y a encore de l'ouvrage pour au moins un an, dit Victoire en apprenant que son mari se réservait le plaisir de faire seul les travaux de finition intérieure.

— Je ne serai pas indispensable au moulin après la Toussaint», expliqua-t-il.

Thomas s'était découvert une véritable passion pour la menuiserie. Sur cette expérience s'en était greffée une autre.

«C'est en travaillant ici que j'ai commencé à comprendre ce que tu peux vivre à imaginer un modèle de chaussures et à le rendre comme tu le veux. J'ai plein d'idées pour les armoires et les portes des chambres. Tu vas voir...»

Il lui en fit la description avec un enthousiasme tel que Victoire retrouva en lui le mari entreprenant et

ingénieux dont elle avait toujours rêvé. Exaucée dans ses espérances, elle le combla d'amour à lui en faire oublier les contrariétés de la veille.

«Sortons, maintenant, suggéra Victoire. Le paysage est si beau ici, à l'automne.»

Quelques bouquets de feuilles s'accrochaient encore au faite des arbres. Les ornières étaient tapissées de feuilles brunâtres ramollies par les pluies des derniers jours. Une odeur d'humus montant du sous-bois frôla ses narines en même temps qu'une alouette lançait son air le plus doux.

«Tu imagines nos enfants dans ce paradis?

— Qui sait si notre fils ne nous entend pas déjà...», murmura Thomas, les bras croisés sur la poitrine de Victoire derrière qui il se tenait pour admirer le décor féerique qui s'offrait sur le fond bleuté du lac Saint-Pierre.

Un long moment de silence chargé d'espoir et d'amour les enveloppa.

Sur le chemin du retour, pressés l'un contre l'autre sur la banquette de la calèche pour chasser l'humidité qui les traversait, ils anticipaient pour la Toussaint et le jour des Morts d'aussi merveilleux instants. Depuis quelques jours déjà, les matins se faisaient plus frisquets. Les vergers avaient perdu leur allure opulente, affectant Victoire à la mise en conserve des derniers fruits et légumes du jardin, tandis que les hommes se voyaient chargés d'attacher les groseilliers et les framboisiers, de retourner la terre et de la bêcher.

Devant la liste des corvées qu'elle dressa, Victoire ressentit un accablement qui ne lui était pas familier. Combien de temps lui faudrait-il pour nettoyer, dans la cave, les pârs destinés à l'entreposage des légumes, pour balayer les carreaux à grains du grenier, les saupoudrer de chanvre, d'ail broyé et de feuilles de sureau

afin d'éloigner les charançons, et enfin, pour transporter les corpulentes citrouilles qui iraient se terrer sous les lits? «Aussi bien dire adieu à mes chaussures d'ici les Fêtes», pensa Victoire, désolée.



Les premiers jours de novembre vinrent accorder au jeune couple le répit tant souhaité. Comme il avait l'intention de passer le reste de la journée au village, Georges-Noël se rendit, seul dans sa calèche, à la messe chantée pour le repos des âmes des défunts. Victoire ne s'était jamais habituée au son lugubre du glas. De tous les jours de l'année, c'est celui qu'elle aurait effacé du calendrier tant il lui inspirait de mélancolie. Faute de pouvoir y échapper, elle concentra sa pensée sur les moments de repos et d'intimité qu'il lui serait donné de partager avec son mari sitôt la messe terminée. L'harmonium soufflait ses plaintes. Le chant du *Kyrie* lui fit écho et raviva dans son cœur des blessures que le travail et son amour pour Thomas avaient temporairement engourdies. De toutes les funérailles auxquelles elle avait assisté, celles de Domitille avaient été les plus douloureuses et les plus déchirantes. Huit ans plus tard, elle avait peine à croire que cette épaule qui frôlait la sienne fût celle du jeune garçon de dix ans qui suivait, meurtri, la dépouille mortelle de sa mère, entre un père éploré et un jeune frère manifestement impassible. «Tu pourras toujours compter sur moi», lui avait-elle promis à cette occasion. Engagement sur lequel Thomas s'était par la suite appuyé pour la supplier de venir habiter leur demeure, ce qui l'aurait dispensé de retourner au pensionnat. «Ça ne se fait pas», avait-elle répondu, taisant les véritables raisons de son refus, tout comme elle avait dû le faire

lorsque Thomas lui avait demandé de venir vivre chez Georges-Noël après leur mariage.

Au sortir de l'église, Victoire assista avec un pincement au cœur à la criée des âmes qui suivait la messe. Douze années n'avaient pas suffi à lui faire oublier la dérision dont elle avait été l'objet en y exposant sa première paire de chaussures. Sacs de farine, citrouilles, anguilles salées, pièces d'étoffe et madriers d'érable défilaient pêle-mêle sous les regards avides des curieux. Un crieur au style grandiloquent s'époumonait : « Mes chers amis, hurlait-il, il faut que ce soit not' plus belle quête d'année. Allez ! Combien pour c'te beau p'tit cochon de lait?... » Thomas et Victoire se faufilèrent à travers la foule, ayant beaucoup mieux à faire que de se rendre au cimetière où les fidèles étaient invités à se recueillir sur les tombes de leurs disparus.

La neige commençait à tomber.

« C'est la seule chose que j'aime de novembre, la première neige, dit Victoire en se collant à Thomas sous la couverture qui leur couvrait les jambes.

— Celui-là sera différent de tous les autres, tu vas voir. À commencer par aujourd'hui, chuchota-t-il, une lueur de concupiscence dans l'œil. Puis, je te réserve une surprise pour cet après-midi. »

La jument venait de s'engager sur la route de gravier, et Thomas se laissa charmer à son tour par le spectacle féerique des flocons qui voltigeaient dans l'air comme des gamins en fête.

« Ça me rappelle mon premier traîneau. Papa l'avait caché sous mon lit le soir de la première bordée de neige, et je l'avais trouvé en me réveillant. Sur la pointe des pieds, mon habit d'hiver par-dessus mon pyjama, j'étais sorti l'essayer. Il avait dû neiger toute la nuit et ça tombait encore à plein ciel. J'ai pensé, ce matin-là,

que je ne pourrais jamais être plus heureux de toute ma vie.

— Avais-tu raison? lui demanda Victoire, amusée.

— Oh non! Je me souviens d'avoir ressenti ce même grand bonheur quand tu m'as offert mon premier sac d'école. Un sac que tu avais taillé et cousu à ma mesure, rien que pour moi.»

Thomas se tut. Le visage resplendissant, il hochait la tête comme s'il n'arrivait pas encore à croire au souvenir qui l'habitait :

« Qui aurait dit que, dix ans plus tard, tu m'aurais chaviré le cœur au point de n'en pas fermer l'œil pendant des nuits? »

Toute à la joie d'avoir épousé un homme capable de si grands bonheurs, Victoire gardait le silence.

« Quelle chance que le feu ait pris un jour dans ta cordonnerie! Je nous vois encore tout barbouillés de suie, à bout de souffle et à moitié dévêtus », dit-il dans un éclat de rire.

Victoire se remémorait cette journée et d'autres moments suaves de leur brève période de fréquentations avec plus d'aisance maintenant qu'elle était devenue la femme de Thomas Dufresne. Comme si le temps eût approuvé les libertés qu'elle s'était accordées. Elle aurait aimé relire tout son passé avec quiétude, mais le souvenir de sa passion pour Georges-Noël la bouleversait encore. Une zone d'incertitude persistait et il lui sembla prématuré de tenter d'y voir clair tant et aussi longtemps qu'ils auraient à vivre sous le même toit.

Pénélope allait s'engager dans l'allée quand Victoire sortit de ses réflexions. Prête à s'en excuser, elle fut rassurée d'entendre Thomas lui confier qu'il se serait bien rendu jusqu'au village de Yamachiche tant il faisait bon rêvasser tranquille, les paupières mi-closes sous les flocons qui s'accrochaient à ses sourcils.

Les rives du lac Saint-Pierre et la ville de Trois-Rivières sont le théâtre de ce second volet de la série *La cordonnière*, inoubliable fresque historique et familiale de Pauline Gill. On y retrouve Victoire Du Sault à la croisée des chemins, aux prises avec son passé dont un pan doit demeurer secret, sa passion d'un métier qu'elle exerce avec talent et brio, et les élans d'un cœur, toujours impétueux. Le désir d'être mère n'a rien pour aplanir un chemin qui, tout exceptionnel qu'il soit, fera traverser à Victoire des épreuves déchirantes.

Avec sa galerie de personnages vrais et attachants et sa peinture vivante du Québec de la fin du XIX^e siècle, ce roman captivant témoigne à nouveau du grand talent de conteuse de son auteure.

Pauline Gill est l'auteure, entre autres, des *Enfants de Duplessis*, de la trilogie *Gaby Bernier* et des deux tomes de *Docteure Irma*. Impliquée de longue date pour la cause des aînés, des écrivains et de la culture francophone, elle a reçu de nombreuses récompenses pour ses romans, qui font la part belle à l'histoire des femmes qui ont bâti le Québec.

La cordonnière a été adaptée au printemps 2023 dans une grande production cinématographique réalisée par François Bouvier sur un scénario de Sylvain Guy, avec Rose-Marie Perreault dans le rôle-titre.



ISBN 978-2-89849-003-3

